

HOTEL LUTETIA *ou les récits du Brouillard et de la Nuit*

REPORTAGE DE FRANCOIS-JEAN ARMORIN

ENTREZ. Il faut franchir le tambour du Lutétia-Hôtel, ne pas s'attarder à voir se déverser de leur cargaison les bus blancs et verts, voir ces femmes de Paris qui attendent des heures, agrippées aux barrières blanches et qui crient des mots incompréhensibles au long cortège des revenants... — revenants ! jamais ce mot n'a rendu un son aussi plein, aussi vrai ! — Aussi bien leur histoire ne nous intéresse plus, celle de toutes ces pauvres vieilles aux yeux gros de larmes, si banale, reproduite a des milliers d'exemplaires. Une nuit de l'occupation : ils sont venus a trois chercher le fils ou le père, parfois les deux, ils ont tout bouleversé dans l'appartement avant de redescendre, encadrant le gars. Ils l'ont embarqué dans une voiture, une traction avant noire généralement. Après, plus rien... Montluc, Fresnes, Compiègne. Et l'Allemagne... Banal, en somme, je vous le dis.

Le métier de chasseur d'histoires a de ces moments pénibles. Il faut se durcir, chercher plus loin, fouiller et disséquer, débrider des plaies quitte à faire mal. Dans le hall de Lutétia, boulevard Raspail — métro Sèvres-Babylone — il suffit d'écouter pour recueillir les choses les plus extraordinaires les plus horribles... L'atroce est sans limites et Dante est venu trop tôt sinon il aurait été correspondant de guerre. Mirbeau n'avait pas d'imagination, le marquis de Sade, un plaisantin qui sut bien faire sa publicité. Passons.

On s'enlise dans les profondeurs douces d'un fauteuil de cuir. Deux voix lasse, indifférentes, vous tirent de la rêverie :

- Tu savais que la petite Baratte est passée à la chambre à gaz ?
- Ah ! oui ? Sa mère est morte à Torgaï.

Le silence retombe. Et se déroule le plus étrange spectacle que n'aurait pu concevoir un metteur en scène délirant. Dans ce cadre de tapis, de fleurs, de reflets de glace et de lustres aux lueurs douces des groupes que l'on ne pourrait recruter vers la « Maub » ou dans les taudis les plus infects de la zone évoluent, s'affalent sur les sièges, membres rompus, se coudoient, indifférents à tout ce qui n'est pas leur douleur ou leur liberté proche. Et ces clochards de la mort sont vêtus, on ne sait par quelle dérision suprême, de pyjamas rayés bleus et blancs affreusement sales.

Maintenant que j'ai passé près d'un jour avec eux, leur regard ne me quitte plus : lueur étrange de ces grands yeux larges qui leur mangent cette figure ravagée, rongée d'une barbe malsaine, taillé à même l'os où la joue se creuse atrocement pour mouler les maxillaires ou le cartilage du nez pointé sous la peau, prêt à la crever. Ils ne disent rien, étendent leurs jambes si grêles, si longues jusqu'au bout des pieds couverts de plaies et continuent ce regard vide fixé nulle part à poursuivre un rêve dont ils ne prennent même plus conscience.

Par l'échancrure du col, on distingue les côtes et la peau qui se tend sur ce bâtis en barreaux. Leur cœur qui bat, de son rythme monotone. Les formalités sont terminées, la visite médicale passée, et ils se traînent de chaise en chaise, attendant le départ vers des foyers peut-être déserts, peut-être rasés où personne ne peut plus les accueillir...

Dans la même affreuse robe à rayures, il y a aussi des femmes fagotées, difformes, les mollets démesurément enflés par l'œdème et qui portent, à la saignée du bras, le numéro de cinq chiffres, tatoué. Pour toujours... Et je sais seulement qu'elles sont femmes parce qu'elles se sont nouées un mouchoir en turban sur leurs crânes rasés et je me reproche de leur trouver un air équivoque avec leurs jambes nues traînant des savates, sur les tapis du salon.

Des scouts vont et viennent. Et des infirmières. Etrange atmosphère ! Imperturbable, un maître d'hôtel en habit enjambe des ballots de pauvres choses, s'arrête devant ces corps décharnés et renseigne, sourire figé, après un coup d'œil satisfait à son plastron immaculé.

Ils reviennent tous du même gouffre : l'Allemagne.

- Ravensbruck...
- Dachau...
- Buchenwald...
- Mathausen...
- Auchwitz...
- Kattowitz...

Ce ne sont point des noms de bataille. Sans espoir, sans défense, on crevait, nus dans la neige, sous les coups. Le four pour finir...

Le geôlier le plus effrayant, s'il est Allemand, couve toujours en lui les germes d'un romantisme morbide.

Et tous ceux qui sont là, Vergier, Lecomte, Weiss, Ducros, Trichot (Andrée), tous, ils avaient leurs noms sur les registres des camps avec ces deux initiales à la suite : N. N. Après, presque toujours, il y avait une croix... Des pages et des pages de croix sur les livres que l'on a retrouvés.

N. N. « Nacht und Nebel » (nuit et brouillard). Un homme à faire disparaître. Si facile en Allemagne...

Et cependant, ces hommes sont là. Et ils vont témoigner.

« Buchenwald 50.440 ». Celle-la porte encore le triangle rouge des déportées politiques. Dans ce hall du Lutétia, elle vient de retrouver Andrée, sa copine. Et elles parlent. Le Lutétia s'efface. Je vois le camp...

La faim d'abord. Trois quarts de litre d'eau sale par jour, cent grammes de pain. Douze heures de travail dans les carrières. A quatre heures le matin, appel, un « appel » qui durait trois heures, debout au garde-à-vous, les pieds nus dans la neige.

Autant le soir. Et souvent quand ça n'allait pas, cinq heures à genoux. Pour celles qui tombaient, la chambre à gaz.

— Faim, on a eu faim. On se battait à dix pour un rutabaga pourri, dans la poubelle. Des batailles effroyables. Voyez-vous, quand on a faim, il n'y a pas de camaraderie...

Les coups, toujours les coups... Ça a duré un an dans ce camp de Marckleberg.

Et puis, il y a eu le 13 avril. Ce jour-là, le commandant du camp les a réunies sur le terrain d'appel. Il est monté sur un tonneau et il a dit :

— Les Américains approchent. Demain, vous serez libres, dites que j'ai été bon pour vous...

La cheminée du four fumait encore.

Il y a des Hongroises qui l'ont embrassé après ça, sans pudeur, ces filles ; les 250 Françaises de Marckleberg se sont rassemblées dans leurs baraques... Une demi-heure plus tard, « Toto » est revenu — Toto, c'est le commandant, elles l'appelaient ainsi parce qu'il jurait toujours « sacramento... »

Il est remonté sur le tonneau.

— Les ordres ont changé. Evacuation du camp par tout le monde cette nuit. Celles qui voudront s'évader seront abattues. Heil Hitler !

Pas de lune... La plaine est interminable. Le canon se rapproche. Elles sont quinze cents à marcher depuis des heures, sans plus savoir. Le convoi est encadré par les S. S. mitrailleuse au poing, et « Toto » va d'un bout à l'autre de la colonne, en bicyclette suivi de ses deux énormes chiens.

Deux Hongroises déjà ont essayé de s'échapper. On les a entendues courir dans le bois. Coups de feu. Plus rien.

Elles marchent. Il y en a qui roulent dans le fossé et que les serre-files achèvent d'un coup dans la nuque. Et ce commandant qui tourne toujours : malgré le piétinement sourd, elles perçoivent le froissement des pneus sur la route et le halètement des chiens, derrière.

Combien d'heures qu'elles avancement ainsi et Wanda, à ce moment, pense à Paris, au petit bistro où ils l'ont arrêtée devant l'homme. Si elle avait su ! elle avait trop parlé et pendant que deux feldgendarmes l'entraînaient, il avait dit en souriant :

— C'est bien fini, le bifteak à Madame Marthe...

(LIRE LA SUITE PAGE 2)

(Suite de la page 1)

CE qui s'était terminé à Marckleberg. Des mois... Elles marchent. La nuit est toujours aussi épaisse. Wanda a un sursaut.

— Arlette, c'est le moment.

« Il faut fuir.

« L'officierin S. S. — elle est enceinte de six mois — s'est habillée en civil sous son uniforme, comme les autres femmes S. S. Et elles sont devant maintenant...

— Allez...

Elles ont sauté dans le fosse, Wanda et Arlette. Malheur... Des anciennes feuillées de l'armée allemande. Jusqu'aux genoux... Il y a eu un coup de revolver et les deux pauvres femmes se terrent, s'enfouissent littéralement. Mais tout, plutôt que le calvaire de cette cohorte. C'était le commandant, il est descendu de bicyclette. Les chiens cherchent, lui, il braque sa lampe... Les deux ne bronchent plus, évitent de respirer. Il repart.

Longtemps après, elles se sont relevées... Et la marche dans la nuit, mais vers le canon, a recommencé. Ce ne sont plus que deux pauvres corps geignants, qui avancement, trébuchent dans les fossés, s'écorchent aux buissons, rampent dans la boue. Deux fois, elles évitent des nids de résistance boche qui s'installent en hâte, creusant leurs trous.

Oh ! la sinistre nuit d'Allemagne, nuit de débâcle où elles rencontrent des ombres pareilles qui s'appellent, les tâtent.

— Polack...

Des Polonais pour la plupart, qui cherchent aussi un gîte dans la grande plaine. Et le canon tonne.

Au petit matin, brisées, inconscientes, elles se sont enfouies, terrées dans un grand tas de raves pourries.

Et puis, Wanda a été réveillée par une piqûre dans le dos. Une fourche cherchait... Il faisait jour.

C'étaient deux prisonniers français d'un kommando voisin, en corvée.

— Françaises ?

On la laisse parler maintenant :

— Ils nous ont cachées dans une cave, six jours... Ah ! Monsieur, leur première réception à ces douze Français. Nous sommes entrées dans leur soupenne pour manger. **MANGER**, vous comprenez. Ils se tenaient au garde-à-vous les douze, chantant la « Marseillaise »... Il y avait un drapeau français sur la table. Ce qu'on a pleuré ! Ils ne savaient quoi faire. Un nous a même apporté du « rouge à lèvres ». Et elle sourit...

Les Américains sont arrivés. Elles sont sorties. Alors, le premier Allemand les a vues et a dit :

— Oh ! si j'avais su, on aurait mis des chambres à coucher à votre disposition... ». Elles lui ont craché à la figure.

— Monsieur, on était comme folles... moi qui n'ai jamais bu de vin, un Américain m'a passé une bouteille de cognac, j'ai bu, j'ai bu... Mais je savais ce que je voulais faire. Nous sommes retournées à l'usine. Il restait un jeune S. S. qui fuyait, déjà en civil. Son père et sa mère étaient là, la femme pleurait...

— Raus. Raus. ». On leur a dit. Lui, le S. S., il s'est mis à genoux... Je l'ai relevé à coups de pieds et nous l'avons laissé, les bras en l'air, cinq heures. Il suppliait, il sanglotait. Je crois que les autres l'ont tué après... »

Et puis, Wanda et Andrée sont parties avec deux Américains dans une Jeep. Et brusquement, elles ont vu un drap blanc que l'on agitait. Les Allemands se rendaient.

La Jeep est repartie chercher du renfort. Wanda et Andrée sont restées seules, avec un revolver.

— Folles, monsieur, nous étions folles... J'en ai abattu trois comme ça... »

Comme ça. Un silence tombe. Dans cette affreuse robe à rayures, deux ou trois jeunes filles, des gosses presque, vont et viennent dans le hall.

— Il y en avait donc de si jeunes ?

— Beaucoup n'avaient même pas treize ans. Au même régime que nous. Il n'y en a pas tellement qui aient tenu le coup.

Une question que j'hésite tout de même à poser.

— Les expériences ?

— Vrai, monsieur... je me suis trompée une fois à Buchenwald et j'ai ouvert la porte de la salle de dissection. Je n'oublierai jamais les yeux fous de ces Polonaises baillonnées, ligotées, auxquelles on enlevait les nerfs, le sang pissait par terre. Après, elles avaient la bouche toute tordue, et elles finissaient toutes à la chambre à gaz. »

— Raconte-lui, Wanda, les bébés...

— Ah ! oui... Il y a des femmes qui sont arrivées enceintes à Buchenwald. Elles accouchaient. Et tout de suite après, le S. S. de garde jetait le petit sur le tas de cadavres pour la prochaine fournée, au crématoire... Quelquefois, un médecin avait pitié. Pas souvent... Il le piquait au cœur. Avant... ».

Quand même je me récrie.

Elle a bondi...

— Que j'y retourne si je mens... »

Un serment qui ne trompe pas.

Quelqu'un près de moi a une question idiote.

— Vous restera-t-il un seul bon souvenir ?

— Non. Parce qu'il n'y a pas de camaraderie possible quand on a faim... »

Et elles se regardent.

x x x

Toujours devant moi cette procession de pauvres diables, crânes tondu, qui s'affalent au hasard des chaises. Lentement, reptilien, l'un d'eux tend un bras extraordinairement maigre et long, tatoué du numéro fatidique.

Un cri :

— Armorin ? Tu ne me reconnais pas ? » Je sens qu'il mendie la réponse et j'ai dit « oui ». Maintenant qu'il m'a dit son nom, cet avocat, ce journaliste, je le cherche toujours sans retrouver dans ce regard brillant — peut-être — dans cette bouche édentée qui bée, dans la figure ravagée, le copain de 40 ans, celui que j'avais vu une fois à Lyon.

Et nous avons tous deux, les yeux humides. Lui, l'avocat qui défendait les « gaullistes » en 42 à Lyon et dans le Sud. Brasillach l'a dénoncé. Ils ne l'ont pas raté.

Il apporte des documents, des pièces à conviction. Il va parler maintenant. Mais, la tête entre ses deux mains décharnées, il ne peut que me dire :

— Affreux ! tu ne peux pas savoir. Non, tu ne pourras jamais imaginer. Ah ! ces choses horribles.

Et il raconte d'une voix entrecoupée, au milieu de toute la file de ces hommes sans âge qui approuvent de la tête.

Les coups comme partout, avec des canons de fusil qui faisaient sauter les cervelles. La faim comme ailleurs. Les S. S. et les médecins arrivant la nuit dans une baraque, pour en piquer trente ou quarante, au cœur, avec de l'essence d'auto.

— On était trop, tu comprends... »

Et ceux qui étaient encore vivants parce qu'ils s'étaient débattus, étaient enfournés comme ça dans le crématoire. Les soirées de Gusen...

Nuit et brouillard...

Le four crématoire était trop petit. Alors le « capo » de garde, l'homme de chiourme, un droit commun allemand, sortait encore les os à demi calcinés, en tas...

— Et les Russes qui avaient trop faim venaient sucer la moëlle de ces tibias... »

L'avocat a eu un rire effroyable... Peut-être certains ne croiront-ils pas. Possible. Je tiens l'adresse de ces hommes, de ces femmes à leur disposition. Des revenants. Jamais ce mot n'eut sens plus tragique, plus dru.

Et ce rire qui continue, je ne sais même plus celui qui parle. Ils ont les mêmes yeux, le même visage émacié.

— A Mathausen, on travaillait aux carrières après des appels qui duraient six heures, les pieds dans la neige. Sélection naturelle : la moitié mourait. Leurs hommes de garde, avant le travail, repéraient ceux qui avaient des dents en or. Et ils se débrouillaient pour les précipiter du haut de la carrière... »

— J'en ai vu un « capo » qui eût une valise pleine de dents.

— On n'a même pas pu se venger... Tous les S. S. ou presque étaient partis du camp à la libération. Ceux que nous avons trouvés, on les a écrasés à coups de talons, comme des bêtes... »

Et je les vois, ces squelettes presque, s'acharnant de leurs socques de bois, de leurs pieds nus, dans une boue de chair et de sang.

— Et vous savez, dix pour cent à peine pourront raconter Mathausen... »

Ils sourient un peu.

Et je regrette fort, maintenant, de n'avoir pas pris ma mitraillette pour tirer dans les colonnes de ces Allemands hilares que j'ai vu se rendre un peu partout. Satisfaits de ces cinq ans. Les frères des autres, les mêmes.

L'avocat a repris.

— Mathausen, sans « çà », ce n'aurait pas été un vilain pays. Des bois immenses et des champs de fleurs... »

Archives du département du Rhône et de la métropole de Lyon – 3808W37 –
Articles de presse. (Mars-août 1945)